

## Ciné-Bulles

### Un passé présent / *Ulzhan de Volker Schlöndorff*

Luc Laporte-Rainville

---

Volume 27, numéro 4, automne 2009

URI : [id.erudit.org/iderudit/60845ac](http://id.erudit.org/iderudit/60845ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2009). Un passé présent / *Ulzhan de Volker Schlöndorff*. *Ciné-Bulles*, 27(4), 59-59.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



**Ulzhan**  
de Volker Schlöndorff

## Un passé présent

LUC LAPORTE-RAINVILLE

**D**isons-le d'emblée : l'art de Volker Schlöndorff n'est plus ce qu'il fut jadis. Pas que son cinéma soit devenu sans intérêt, loin de là, mais force est de constater que **L'Honneur perdu de Katharina Blum** et **Le Tambour** sont des chefs-d'œuvre qui ne trouveront probablement jamais d'égaux dans sa filmographie. Avec **Ulzhan**, il a toutefois décidé de jouer gros. D'abord, en collaborant une fois de plus avec le scénariste Jean-Claude Carrière — déjà au générique du **Tambour**. Ensuite, en renouant avec David Bennent, l'acteur prodige de ce film-phare. Il va sans dire que le résultat, sans être exceptionnel, a de quoi piquer la curiosité.

Charles (mystérieux Philippe Torreton) erre dans un Kazakhstan de désolation. Voyageant avec le strict minimum, il cherche à atteindre les steppes limitrophes du pays. Sur son chemin, il fait la rencontre d'un vendeur de mots anciens (excellent David Bennent) et d'une enseignante prénommée Ulzhan (touchante Ayanat Ksenbai). À son grand malheur, celle-ci n'aura de cesse de le suivre, cherchant à comprendre les motivations de son voyage.

Vous l'aurez deviné, un tel récit ne peut que donner naissance à une quête existentielle, voire métaphysique. Et il faut reconnaître que Schlöndorff s'acquitte fort bien de sa tâche. Secondé par le chef opérateur Tom Fährmann, il use du plan large, donnant des allures grandioses et mystiques aux paysages de cette terre vermoulue. En ce sens, les lieux visités ne sont que le reflet de l'univers mental de Charles : un univers meurtri et poétique.

Aussi, il faut reconnaître au scénario le lot d'idées qu'il remet en question. D'une part, Carrière rend volontairement opaque le passé du personnage central (on ne connaîtra jamais les véritables raisons de sa souffrance), ce qui alimente les hypothèses les plus diverses. D'autre part, l'histoire du Kazakhstan permet au scénariste de dépeindre un arrière-plan politique qui s'imbrique aisément dans l'atmosphère élégiaque de l'ensemble. Aussi, comment rester indifférent aux évocations de Staline et Khrouchtchev? Comment oublier les nombreux essais nucléaires effectués jadis en ce lieu désolé?

De tout cela on peut déduire que le plus récent film de Schlöndorff propose une méditation sur la gravité des passés, individuel et collectif. D'ailleurs, sa ressemblance avec **Le Regard d'Ulysse**, film sur l'enfer balkanique, est éloquente. Certes, l'œuvre de Theo Angelopoulos creusait davantage la thématique de la mémoire, développant au passage une réflexion sur l'histoire du cinéma. Toutefois, force est de reconnaître

que les deux longs métrages lient efficacement drames individuels et vestiges du communisme.

On pourra par contre reprocher à Carrière de ne pas étoffer certains passages de son scénario — à commencer par la recherche d'un trésor iranien qui n'est guère satisfaisante. Mais soyons bon prince : ces relâchements ne déparent que peu l'ensemble. En découle une relative déception, celle de ne pas assister à une réelle réflexion sur l'histoire de l'Asie. C'est d'autant plus dommage que le personnage incarné par Bennent se prénomme Shakuni, reprenant ainsi le nom du protagoniste central du *Mahabharata*, récit de la genèse du monde chez les hindous.

Peut-être ce film est-il un peu trop ambitieux. Mais cela est un moindre défaut, surtout que Schlöndorff y signe une réalisation envoûtante, aux cadrages finement étudiés. Et son évocation d'un communisme révolu rappelle qu'une certaine gauche totalitaire perdue dans la société nord-coréenne. Portée politique négligeable? Nenni! ■

### Ulzhan

35 mm / coul. / 105 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Volker Schlöndorff  
Scén. : Jean-Claude Carrière  
Image : Tom Fährmann  
Mus. : Bruno Coulais et Kvat Shildebayev  
Mont. : Peter R. Adam et Beatrice Pettovich  
Prod. : Régis Ghezlbash  
Dist. : Filmoption International  
Int. : Philippe Torreton, Ayanat Ksenbai, David Bennent